

Editorial



Grandir, se construire... ceci dès les premiers instants de la vie pour aller vers l'adolescence et l'âge adulte. Une progression qui se fait au rythme de chacun, dans un élan vers un avenir singulier sans aucune possibilité de revenir en arrière. Une construction de soi progressive.

Le début de ce parcours s'inscrit pour le nourrisson dans un schéma de forte aliénation à l'autre. « *La dynamique du grandir repose sur ces mouvements constants d'emprise et de déprise de l'autre* » nous dit Michel Boutin auteur de l'article que je vous laisse découvrir ci-après. Nous nous intéresserons avec lui à des moments clés sur le chemin de la construction de l'enfant.

Cette mise en réflexion concerne tous les enfants, je vous invite toutefois à en faire une seconde lecture du texte en pensant à la situation particulière de l'enfant handicapé. Chaque mouvement de construction peut être emprunt de difficultés particulières ; il est d'autant plus important que dans l'accueil de cet enfant, notre posture et notre accompagnement se fassent en référence au chemin de tous.

Toute l'équipe Une Souris Verte vous souhaite un agréable été. ■



Une souris verte...

19, rue des trois pierres
69007 Lyon

Tel : 04 78 60 52 59

Mail : contact@unesourisverte.org

Web : www.unesourisverte.org



Pour décrire l'évolution de l'enfant, et quel que soit la référence théorique, il est habituel de parler d'étapes, de stades, de phases, de période sensible. Ce déroulement en est assez bien balisé et fait partie de la culture commune de l'éducation et du soin aux enfants.

►►► COMMENT SE CONSTITUE UN ENFANT ? CINQ ÉPREUVES POUR GRANDIR

De façon un peu décalée on peut aussi entrer dans ce champ par la question existentielle « *qu'est-ce que grandir ?* » et par l'énigme subjective à laquelle elle confronte l'enfant et ceux qui l'accompagnent. Quelques expressions de la vie courantes le disent : « *quand je serai grand* », « *quand tu seras grand* », « *tu n'es pas encore assez grand* », « *comment va-t-il grandir ?* », « *il est en train de grandir* », « *comment l'aider à grandir ?* », « *ses grands parents n'ont pas pu le voir grandir* »... Dans l'idée de grandir se nouent le sentiment intime du temps vécu, le consentement au déroulement inexorable de la vie, l'imagination d'un chemin à parcourir, la mise en comparaison avec les plus âgés et les plus petits, le repérage de la place occupée dans la généalogie, le rôle du milieu

ambient familial et social, la rencontre de facilitations et de obstacles, l'idéal d'autonomie espéré.

C'est ce que les mythes et les contes illustrent lorsque le héros pour s'accomplir doit passer par une série d'épreuves. L'expérience de grandir appelle l'idée d'épreuve selon ses différentes significations d'obstacle à surmonter, de ressenti de ses capacités, de rencontre avec de l'inconnu, d'initiation à de nouvelles façons de sentir, penser, agir, de transformation de soi. Sur le chemin de grandir l'enfant doit résoudre un certain nombre de problèmes. Leur solution, originale pour chacun, constitue l'acte même de grandir.

La construction de l'enfant s'inscrit donc dans un temps scandé par des moments clés. Ceux-ci ne s'enchaînent pas

selon un ordre chronologique strict. Ils se chevauchent, se décalent, achoppent, se rectifient après-coup, font trace et continuent d'infiltrer l'existence du futur adolescent et de l'adulte qu'il deviendra. Ces moments de rupture ont un caractère d'initiation. Dans certaines sociétés ou dans des organisations religieuses des cérémonies marquent ces passage : baptême, circoncision, scarifications rituelles... L'enfant laisse derrière lui un « *jamais plus* » pour aller vers son être à venir. Il est ainsi progressivement introduit à la vie comme autonomie, sociabilité, et partage d'une culture commune.

À cette première perspective s'ajoutent les effets de la dépendance naturelle de l'enfant. Manquant de tout, sa survie dépend dès le premier instant de l'accueil et des soins constants qui lui sont apportés au moins durant les trois ou quatre premières années de sa vie. Cette dépendance du très jeune enfant implique un rapport extrêmement serré à ceux qui assurent sa survie. On peut désigner ce rapport d'un mot, au premier abord inquiétant, aliénation. Du latin « *alienus* » qui signifie « *autre* », « *étranger* », l'aliénation désigne la situation de perte de maîtrise ou de manque capacités au profit d'un autre qui va suppléer. À cause de son manque de maîtrise, il est constitutif et vital que le tout petit soit l'objet des soins de parents, de soignants, de professionnels, pour le meilleur, parfois hélas ! pour le pire. Tout passe par l'autre ses gestes, ses paroles, ses pensées conscientes et inconscientes. Déjà avant sa naissance l'enfant est désiré, rêvé, prénommé, préinscrit dans la généalogie. C'est cette place qu'il va avoir à occuper et à incarner. D'une certaine façon l'héritage précède la naissance. Ici encore comme dans les contes une série de rencontres incontournables marquent le chemin de chaque enfant.



Le va et vient entre deux termes qui s'opposent constitue ce qu'on appelle une dialectique. Il est par exemple difficile de réfléchir à la séparation, l'autonomie, l'opposition sans les situer dans leur mouvement dialectique respectif, soit par rapport

à l'attachement, la conformité aux usages du groupe, le consentement. La dynamique du grandir repose sur ces mouvements constants d'emprise et de déprise de l'autre. Ils sont la trame du rapport à autrui que ce soit les semblables, la fratrie, les parents, les enseignants.

C'est à la lumière de ces deux termes, épreuve de soi et aliénation à l'autre que nous nous proposons de nous arrêter sur quelques points carrefours de la construction de l'enfant, de son chemin pour grandir. A dessein nous laisserons en suspens l'intervention éducative des parents ou des professionnels pour ouvrir les questions et préserver l'invention des réponses. (parents modernes surchargés de d'injonctions à faire sans ce donner le temps de découvrir ce qui leur convient).



Métamorphose de la naissance

La naissance est la plus grande mutation à laquelle les humains ont à faire face. Est-ce un traumatisme ? Ce n'est pas certain, sinon rétrospectivement par un effet de nostalgie d'une existence complètement protégée.

Dans cette révolution de son mode d'existence l'enfant devient un être à part entière. Jusque là il est enveloppé de son œuf, restant en lien avec son placenta et avec ses membranes. Il n'est que secondairement en lien avec sa mère avec laquelle il a un lien de type parasitaire.

La traversée du corps maternel lui donne les limites de sa peau, rompt l'équilibre de son milieu de vie, sollicite sa sensibilité sensorielle. Il fait l'épreuve de la perte d'une chaleur ambiante, de lumière très faible, de bruits atténués, de rythmes moteurs et sonores amortis. Il est exposé à la lumière vive, au bruit, la stimulation cutanée, à la sensation du poids de son corps, au mouvement intestinal en émettant le méconium et surtout à l'irruption de l'activité respiratoire puisqu'il « *greffe sa vie sur l'air* » comme dit Fr. Dolto. L'olfaction est d'ailleurs son premier axe de repérage du corps de sa mère. De passif il devient actif.

C'est aussi le moment des premières rencontres affectives. Outre les valeurs

d'ambiance de la salle d'accouchement porteuses de tranquillité ou d'angoisse, le marquent les mutations émotionnelles de ses parents. Ceux-ci connaissent des mouvements psychiques vifs souvent inconscients. Le passage de l'enfant rêvé à l'enfant réel est surtout le changement de l'univers du rêve à celui de la réalité. La désillusion au sens strict porte sur le passage à la réalité et à l'altérité de cet enfant tout à coup étranger. Là où jusqu'ici les parents pouvaient rêver selon leur bon plaisir un enfant à leur image s'impose une limitation à leur toute puissance imaginaire. C'est cet enfant là qu'ils ont à investir et qu'ils vont parer immédiatement de toutes les promesses. Il n'est pas rare que les parents connaissent dans ce moment une désorientation passagère lorsque le plus intime se présente comme étranger.

En même temps que la greffe sur l'air, source de vie, et sur toutes les stimulations sensorielles, l'enfant se greffe sur les soins maternels et sur l'investissement affectif familial. On comprend que pour toutes ces raisons les premières semaines soient fragiles et intenses.

On peut avoir un aperçu sur l'univers mental du nourrisson à travers les travaux déjà anciens de O. Isakower, B. Lewin et R. Spitz. Ils se sont arrêtés sur des rêves d'adultes très particuliers où le rêveur sent la présence de masses floues ou de sensations sableuses à la fois extérieures et intérieures à sa bouche. En même temps il ingère et il est englobé par elles. Leur hypothèse est que cet univers sans contradiction correspond à l'univers oral archaïque dont les caractéristiques sont : être centré sur la bouche, indistinction des oppositions habituelles dedans/dehors, incorporer/être incorporé, agir /être agi, flou des formes et des contours.



Le maternel s'inscrit comme ce qui participe à cette indistinction et vient soutenir l'enfant dans sa rencontre si particulière avec le monde où comme dans les rêves qu'on vient de citer il est confondu avec les sensations qui l'affectent. Si on retient ce modèle on comprend mieux que tout

affecte l'enfant aussi bien les stimuli extérieurs, qu'intéroceptifs, que les tonalités affectives et psychiques. Le lien fusionnel n'est pas d'abord un comportement de qui s'occupe de l'enfant. Il est l'état normal du tout petit, et si on peut dire, un état vécu qui relaye la quiétude utérine à jamais perdue. Il est dans le tout.

Selon cette perspective où l'indistinction part de l'enfant, c'est lui qui crée la mère pour autant qu'elle réponde à l'illusion qu'elle soit tout pour lui comme lui d'être tout pour elle. Là se fonde la sécurité la plus profonde qui accompagnera l'enfant toute sa vie et vers laquelle il se tournera dans ses moments de désarroi ou de rêverie.



L'épreuve du sevrage

Le sevrage commence à introduire des distinctions nouvelles. La fin de l'allaitement, quelle que soit sa forme, interrompt la nourriture lactée et l'illusion qui le lait est comme une partie de lui-même. Continuer à aimer sa mère et à en être aimé ne passe plus par la dévoration réciproque imaginaire.

En particulier dans l'allaitement au sein ce nouvel écart est aussi une épreuve pour la mère qui renonce au plaisir éprouvé quand il tète. Pour des raisons très diverses ce moment peut s'avérer très douloureux pour certaines mères.

Pour l'enfant le refus transitoire du sevrage marque un tournant. Pour la première fois il manifeste une intention et une position qui l'individualise vis à vis de sa mère. Il assume une position qui l'instaure comme une personne à part entière.

Le nourrissage n'étant plus le vecteur principal du lien, s'ouvre à l'enfant l'espace d'une communication à distance avec sa mère qui passe par la voix, les gestes, le portage, le soutien à sa motricité émergente.

Ses mains prennent une place nouvelle ainsi que sa voix. Fr. Dolto disait que la bouche descendait dans les mains : malaxer, détruire, jeter sont des équivalents de mastication et de déglutition. Symboliquement les objets sont à consommer comme des nourritures. C'est une source de jeux nouveaux à deux : vidage, échange,

démolition, mise à la bouche des objets. Bientôt il est capable et prend plaisir à se nourrir seul.

La voix libérée de la bouche qui mange, s'engage dans la différenciation des sons de la langue. Cette évolution est le fruit de l'accès à la maîtrise motrice de la mastication, du découpage et de la duplication des sons où on peut voir l'image du « deux » de la mère et de l'enfant : « Ma... Ma ».

Dans le même mouvement voix maternelle qui lui parlait déjà durant la tétée et se mêlait aux sensations du lait, devient autonome et substitut de nourriture. Au circuit court du nourrissage se substitue le circuit long des mots. Sans pouvoir encore parler vraiment l'enfant enregistre les mots qui nomment les choses et les consignes qui guident. Par là lui est donné accès à une vie intérieure impensable sans le langage. Il peut se « parler ».

Une nouvelle sécurité lui vient par les mots de sa mère qu'il peut se répéter. En son absence il a la possibilité de rester intérieurement relié à elle. Il peut alors s'ouvrir à la socialisation. N'étant plus captivé par la relation quasi exclusive à sa mère, il commence à aller vers les autres en particulier père, frères et sœurs, famille et proches.



L'explosion de la motricité et la loi

L'enfant est maintenant en chemin vers son autonomie physique. Par un renversement de son orientation dynamique il passe du ramener à soi oral à la projection de son corps vers les objets, tout en se redressant progressivement. Cet apprentissage lui demande de grands efforts et une ténacité qu'on sous-estime, souvent.

Libéré de sa grande dépendance initiale, il commence à vouloir faire tout seul. Il peut se débrouiller pour participer activement à des actes de la vie quotidienne : se laver, s'habiller, aller aux cabinets, manger se coucher.

L'agressivité que nous avons déjà vu descendre de la bouche aux mains, descend jusqu'aux pieds. Les pieds en tapant le sol ont plaisir à faire du bruit, à écraser, à taper, voire à faire mal.

L'enjeu pour l'enfant est de maîtriser ce corps. Du point de vue de la propreté il s'agit pour lui d'être attentif aux ressentis corporels et d'obéir aux urgences et limites de ses fonctions. Dans le même temps il renonce aux mains de ses parents comme auxiliaires auxquels il était soumis jusqu'ici.

Cette maîtrise ouvre un champ immense à de nouvelles acquisitions :

- **l'exploration de l'espace** soutenu par les mots des parents ou d'adultes qui nomment et présentent les objets et les êtres, l'introduit à sa sécurité. Le monde lui est rendu familier et bienveillant en étant « mamaïsé » ;
- **il accède aux premiers apprentissages** où il apprivoise simultanément les objets et son corps. Il y a des savoirs faire techniques qu'on peut lui indiquer : porter à deux mains, monter sur un tabouret pour atteindre un bouton ;
- **le monde cesse d'être magique et mystérieux** régi par une toute puissance bénéfique ou contrariante à l'image de la toute puissance des parents des premiers temps. Ses échecs ne sont pas l'effet d'une incapacité constitutive de son être petit ;
- **l'adulte comme lui s'il veut réussir doit respecter certaines règles pratiques** et il a du apprendre en échouant comme lui.

La construction intellectuelle de l'enfant passe par celle de son corps. C'est ce que met en oeuvre très justement le programme des premières sections d'école maternelle.

Le second champ qui s'ouvre est celui des interdits qui se disait autrefois entre-dire, le dire qui rend la vie en commun possible. Maintenant qu'il a des capacités nouvelles l'enfant peut découvrir que tout ce qui est effectuable par lui n'est pas permis pour autant. Ce qui lui est interdit ne l'est pas en raison de son insuffisance de petit mais parce que c'est la loi des hommes :

- **interdit du meurtre** : on ne frappe pas autrui et on ne le blesse pas (tirer les cheveux de la petite sœur ou les oreilles du chien) ;
- **interdit du vandalisme** : on n'abîme pas les lieux et les objets, on ne dérobe pas (vider les placards, creuser les écailles du mur, gribouiller sur les murs) ;
- **on n'utilise pas de sa force pour le seul plaisir du plus fort.**

On voit donc qu'est demandé à l'enfant d'appliquer sa maîtrise corporelle non seulement aux fonctions physiologiques, à la dextérité motrice mais à ses impulsions affectives.



L'image de soi et l'identité

On est souvent frappé de la relative indifférence des jeunes enfants entre eux. Ils jouent côte à côte sans se porter attention. Deux exceptions notables sont les manifestations agressives entre enfants sensiblement du même âge, les morsures et le faire tomber qui font tant parler dans les crèches ou les fratries. Plus tard vient la rivalité pour un jouet. Enfin la parade, la séduction ou le despotisme.

La rencontre agressive entre semblables témoigne d'une découverte particulière qui est l'identification à l'autre. Ce que découvre l'enfant en identifiant l'autre comme semblable et rival, c'est qu'il peut lui aussi être vu. Nous avons peine à concevoir, car nous sommes loin des émotions de cet âge, que l'enfant ne se voit pas lui-même de l'extérieur comme les autres le voient.

En effet l'enfant s'appréhende lui-même d'abord par ses sensations sur fond de sa relation maternelle. Il se reconnaît à partir de repères fondés sur le toucher, l'odorat, l'audition de la voix. Sa cohésion est assurée par les sentiments qu'il suscite ou qui traversent sa mère, selon qu'il la sent heureuse, triste ou angoissée. Si la mère disparaît durablement l'enfant, comme chacun sait depuis les travaux de R. Spitz, ne peut retrouver sans elle les coordonnées de lui-même. Il peut se perdre comme dans l'hospitalisme.

Les premières jalousies sont structurantes malgré les désagréments qu'elles suscitent. Elles mènent à l'expérience du miroir où il peut se saisir de ce « lui » que les autres perçoivent et en prendre la maîtrise. Il ne peut plus se confondre avec ce qui l'entoure animal, adulte, ou objet dans lequel il se projette. Il se sait humain, enfant, est reconnaissable entre tous par ses particularités. Cette expérience introduit une faille entre ce qu'il ressent et ce qui est vu. Il peut feindre, se déguiser, séduire et parader... et mentir.

Un nouveau tournant intervient avec

cette capacité à se voir. Il se découvre garçon ou fille non par le mot ou une particularité toute extérieure (les filles ont des cheveux longs, les garçons ont un pantalon) mais par la différence anatomique. Il apprend qu'il ne peut pas être tout, ce qui est un démenti cuisant à sa toute-puissance. Selon sa curiosité et les réponses qui lui sont données, il découvre le « plus » de chaque sexe et le « moins » de chaque sexe : ce que chacun a, l'autre ne l'a pas. Il y a pour tous du manque. L'incidence intellectuelle de cette découverte est grande. L'enfant a, maintenant, s'il y est autorisé, la possibilité d'intégrer les liens de parenté, l'interdit de l'inceste et de la sexualité entre adultes et enfants, de prendre en compte le couple de ses parents, de manier la catégorie de la différence.

Quoi qu'il en soit des explications qui lui sont ou pas données l'enfant donne à sa curiosité des réponses où il engage son efficacité mentale et non plus corporelle pratique. Il pense en image à partir de l'image de lui-même dont il a acquis la maîtrise. Il connaît une floraison de constructions imaginaires et de questionnements incessants (les fameux pourquoi que sous-tendent les théories sexuelles infantiles).



La sexualité et origine

Jusqu'ici les vœux incestueux ont eu un impact dynamique sur l'enfant. Rester partenaire du plaisir de la maman des premiers temps de la dépendance, ou devenir avec la nouvelle autonomie acquise comme papa ou maman, activait le désir de grandir. Ces vœux rencontraient un interdit rassurant.

Maintenant va être demandé à l'enfant une opération intérieure qui va lui faire tourner définitivement la page de la petite enfance. C'est ce qu'on appelle la traversée de l'Oedipe. C'est inenvisageable d'aborder ici ce qu'il en est pour la fille et le garçon. On se contentera d'en indiquer la portée.

Jusqu'ici les interdits ont obligé à s'interdire des actes mais n'ont pas interdit

d'en avoir l'idée ou le ressenti. La découverte du lien amoureux des parents suscite un intérêt passionnel chez l'enfant. Cet intérêt est un véritable court circuit : son intérêt pour le lien affectif et sexuel des parents constitue une impasse qui l'exclut de leur intimité. L'énoncé de l'interdit de tout projet d'usurper une place dans leur couple, lui impose un renoncement complet : « Tu ne peux penser à te marier avec ton père ou ta mère parce que tu es son fils ou sa fille et ton père ou ta mère ne peut se marier avec toi parce qu'il/elle est ton père, ta mère ».

L'enfant est sommé non seulement de maîtriser son comportement mais de transformer son désir. Il se doit de modifier la donnée la plus essentielle de son existence, l'attachement de plaisir aux parents, et de le faire dans la plus grande des solitudes. Personne ne peut l'obliger à renoncer à ses vœux les plus anciens ni le faire à sa place.

Il sort de l'aliénation aux parents qui l'a porté pour grandir. Son amour se scinde en un courant tendre orienté vers eux et un courant érotique orienté vers le hors-famille, là où il n'est pas enfant, mais garçon ou fille pour d'autres garçons et d'autres filles.

Et les enfants en situation de handicap ?

Les questions que nous venons de parcourir, rejoignent une préoccupation constante lorsqu'on accompagne des enfants en situation de handicap : comment suppléer à leur déficiences pour que le développement psychique le plus fécond possible leur soit assuré. On voit les difficultés :

- une naissance difficile avec des soins intensifs et les perturbations de la fusion maternelle qu'ils entraînent ;
- des troubles du nourrissage, du sommeil, de la motricité qui entravent le sevrage ;
- des capacités d'expérimentation limitées qui limitent l'autonomie physique et intellectuelle ;
- des identifications médicales, techniques, diagnostiques qui troublent le sentiment d'identité des enfants ;
- une sexualité qu'on a parfois du mal à limiter ou à envisager pour leur avenir d'adolescents et de jeunes adultes.

Il s'agit d'aider chaque enfant à inventer, autant que se peut, son passage, en gardant en référence le chemin commun à tous. ■

Michel Boutin, psychothérapeute